

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 9

Artikel: Le facteur-baromètre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASBSTEIN & VÖGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Lmier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Chez Alfred.

L'esprit romand se meurt, l'esprit romand est mort, nous disent à chaque instant des gens qui ont lu Bossuet et veulent le faire voir.

Allons donc! l'esprit romand est encore bien vivant, et tout au plus se cache-t-il. Il suffit de le chercher avec un peu de patience et de flair pour le dénicher. Oh! sans doute, ne le cherchez pas à la montagne dans les hôtels d'étrangers; ne le cherchez pas sur le quai d'Ouchy, les dimanches d'été; au théâtre, les soirs d'hiver; pas même sur le Grand-Pont, ni sur Montbenon les jours de concert; ni dans les brasseries à la mode, où de sémilantes mädéli vous inondent de l'écume floconneuse dans laquelle elles plongent leurs doigts roses.

L'esprit romand est pudique et craintif. La fumée du chemin de fer l'effraye; le bruit du tramway l'agace; l'allemand et l'anglais l'horripilent et la bière le noie.

Voulez-vous que nous cherchions ensemble un de ses refuges?

C'est en Etraz, une rue tranquille et bien vaudoise, malgré son nom romain. Ni tram, ni chemin de fer! Pas de grands magasins aux dorures fausses et aux miroirs gigantesques. Quelques petites boutiques, où l'on vend de bonnes marchandises à des prix abordables; où les paysannes de Pully et de Belmont aiment à faire leurs emplettes, parce qu'elles peuvent déposer leurs hottes sans avoir derrière elles le regard moqueur d'un commis tudesque.

Entrons, voulez-vous? Nous voici chez Alfred. Un conseil encore. Ne parlez pas allemand et ne demandez pas de bière. Cela ferait le même effet qu'un glaçon tombant entre une jolie fille et son amoureux, ou la statue du commandeur, ou la tête de Méduse.

Chez Alfred, c'est une bonne pinte vaudoise, une de ces vieilles pintes, chères à Louis Favrat, où le vin vient en droite ligne des coteaux de Lavaux et ne doit rien à l'infâme chimie.

Au premier abord, rien de particulier.

Les habitués arrivent l'un après l'autre... Tiens! mais celui-ci, nous l'avons rencontré tout à l'heure. Chapeauté irréprochablement, serré correctement dans son pardessus, il vous a paru le modèle du bourgeois bougonnant et malcommode. Nous avons dit mentalement: « Préserve-nous, Seigneur, d'obtenir un emploi sous ses ordres et préserve tous nos fils d'apprendre la banque dans sa maison! »

Regardez maintenant que le tube et le pardessus sont au crochet et le ventre à l'aise, quelle transformation! Ce n'est point l'homme que nous pensions; c'est au contraire une de ces bonnes figures lausannoises, sur laquelle on lit — pour qui sait déchiffrer les physionomies — non pas: « Je suis Guillot, berger de cétroupeau », mais bien: « Et l'on me nomme Pierre, la fleur des bons Vaudois! »

Voici, de compagnie, le menuisier et le baron. Vous vous récriez! Parfaitement! c'est

ainsi. J'ignore si le baron descend des croisades ou s'il y remonte; ce que je sais, c'est que le menuisier a le caractère gai, et pour peu qu'il n'y ait pas trop d'intrus, vous allez l'entendre tout à l'heure. Oh! les belles chansons de compagnon! Il doit avoir commencé son tour de France par Yvetot, ce menuisier-là. Et sa varlope ne doit pas s'ennuyer, s'il lui raconte le jour les mêmes histoires qu'ici le soir.

Puis voici le notaire du cercle! Un notaire, dites-vous, mais c'est horriblement triste et froid. Cela fait penser aux testaments et aux croque-morts. C'est possible ailleurs, mais pas ici. Ici, un notaire, c'est un homme qui entonne les chansons patriotiques et bat la mesure... de la tête et des mains, je vous prie!... Et peu à peu le cercle s'est formé; jeunes et vieux sont arrivés. Chacun a devant soi sa chopine, car chez Alfred, signe particulier, on n'aime pas ces grands écots dont on ne se sort jamais. Liberté complète; on s'en va quand on veut, sans être forcé d'attendre le bon plaisir du dernier pour payer sa quote-part. Autre signe particulier: les bouteilles sont de verre noir, comme au bon vieux temps; les verres d'une propreté exquise, plus qu'au bon vieux temps. Et l'on y boit frais, comme le recommande Rabelais.

Donc le cercle est complet. Tous sont là, depuis le colonel que tous respectent jusqu'aux jeunes que les anciens tutoient. Ne les ont-ils pas vu grandir?

Et Jean, que nous allions oublier. C'est qu'il est en retard ce soir. Des devoirs de famille peut-être! On a beau être célibataire endurci, cela n'empêche pas les sentiments. Remarquez ce coup de casquette typique, puis ce coup d'œil circulaire. Heureusement que nous sommes bien renfoncés dans notre coin!... Jean n'aime guère les intrus, et ce n'est qu'en petit cercle que se déploient ses talents de boute-en-train.

Ah! l'esprit romand est mort, dites-vous. La bonne farce! Regardez donc ces figures; écoutez ces anecdotes, ces plaisanteries. Le voilà, le vrai sel vaudois, qu'il faut être Vaudois pour apprécier. Oh! les savoureuses histoires dites avec l'accent et les expressions du cru, les délicieuses anecdotes sur la vie de Lausanne et des environs depuis cinquante ans en ça!

Voulez-vous savoir comment se passaient autrefois les abbayes de Chailly, comment on accomplissait dans ce temps son service militaire, comment les jeunes gens d'alors jetaient leur gourme... venez chez Alfred... Voici l'histoire de ce fameux cochon de lait dont on parle encore avec attendrissement. Après avoir réjoui pendant sa vie par sa gentillesse, il réjouit après sa mort par sa délicatesse, il réjouit encore aujourd'hui par ses souvenirs qu'il a laissés... Voici... mais à quoi bon déflorer ces récits en les écrivant! Il leur faut comme accompagnement les éclats de rire et les réflexions des auditeurs.

Et puis, quand on a ri à faire trembler toutes les bedaines, on se repose, on pousse un

soupir et une réflexion mélancolique: « Ah! pauvre Alfred, où allons-nous? »

Alfred va à sa cave pour le moment. Je ne veux pas vous la décrire. A quoi bon vous faire éprouver les sentiments de Moïse, contemplant de loin la Terre-Promise. « L'honneur, vous le savez, est une île escarpée et sans bords. On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors. » La cave d'Alfred est tout le contraire: on n'en peut plus sortir quand on y est entré.

Mais l'heure s'avance. Autre signe particulier: tous les habitués doivent être célibataires ou veufs. Ils s'en vont de bonne heure. On voit qu'ils n'appréhendent pas de rentrer à la maison.

Peu à peu tout le monde s'en va. Alfred est affairé à mettre sa devanture. Chacun part de son côté, et si un passant attend à la Chenau-de-Bourg ou ailleurs entend soupirer près de lui « Ah! pauvre Alfred, où allons-nous? » qu'il ne se mette pas en souci. Ce n'est pas un désespéré, las de la vie, c'est un habitué de chez Alfred qui s'en va se coucher.

PIERRE D'ANTAN.

Le facteur-baromètre.

Ah! si l'on pouvait toujours savoir le temps du lendemain! Que de contrariétés, que de déceptions, que de désastres même nous nous éviterions.

— Et le baromètre, m'allez-vous dire, n'est-il pas là pour nous l'indiquer?

Oui, sans doute, mais il ne suffit pas. Le baromètre n'obéit qu'aux influences locales et, le plus souvent, nous indique le temps qu'il fait et non celui qu'il fera. La petite avance qu'il a sur les effets des variations atmosphériques n'est pas suffisante, dans la plupart des cas, pour nous permettre de changer les dispositions que nous avons prises.

L'institution des stations météorologiques, qui existe dans presque tous les pays, les relations qu'entretiennent entre elles ces stations, nous renseignent d'une façon plus certaine et plus efficace par la publication journalière de leurs observations et de la concordance de celles-ci.

Malheureusement, nous ne savons point encore en profiter, comme nous le pourrions, et la faute en est à l'insuffisance et à la lenteur des moyens de propagation. Les neuf dixièmes des personnes à qui les renseignements météorologiques seraient utiles sont hors de la portée de ceux-ci ou ne les reçoivent qu'après coup.

Il importe que le nombre des stations d'observations soit augmenté dans une large mesure; que les observations recueillies par ces stations soient centralisées le plus rapidement possible et que le résultat en soit non moins rapidement mis à la portée de tous les intéressés — c'est-à-dire du public.

Voici, à ce sujet, une idée émise, dans le *Messageur*, organe des sociétés ornithologiques de la Suisse romande, par un de ses correspondants, M. A. S., de notre ville. Cette idée,

qui étonne à première vue, n'est point d'une application aussi difficile qu'on pourrait le croire, et, en attendant mieux — si l'on trouve — elle répondrait fort bien aux désirs exprimés par plusieurs personnes.

Laissons la parole à M. A. S.

« Sous le titre : *Service de prévision du temps*, le *Messageur* a publié dernièrement un article par lequel on apprend que l'Institut agricole de Lausanne commencera un service météorologique dès que le nombre des inscriptions sera suffisant.

» C'est une excellente mesure, qui rendra des services signalés, car quelle est la personne qui n'a pas, un moment ou l'autre, besoin de savoir quel temps probable il va faire dans les vingt-quatre heures qui suivront ?

» Mais le service qu'on institue à Lausanne est bien trop restreint. C'est à la Suisse entière qu'il devrait s'étendre, fallût-il pour cela le diviser en plusieurs circonscriptions, se rattachant chacune à une station météorologique créée ou à créer. C'est la Confédération qui pourrait organiser cette institution d'une manière prompt, en utilisant pour cela un de ses employés qui a des relations quotidiennes avec le public. Cet employé c'est le *facteur postal*, qui va jusque dans les hameaux et les maisons les plus reculés du pays.

» Chaque jour, les stations météorologiques enverraient, par le télégraphe ou le téléphone, à tous les bureaux de poste de leur circonscription, le bulletin du temps probable pour le jour suivant. A leur tour, les bureaux de poste transmettraient ce bulletin au public par l'aposition d'un sceau sur les lettres, cartes, journaux et paquets remis au facteur pour la distribution. L'indication du temps probable se ferait au moyen de certains signes conventionnels — que chacun connaîtrait bientôt — et qui pourraient fort bien être ajoutés au sceau postal indiquant l'année, le jour et l'heure de réception des envois.

Cette proposition vous fait sourire. Eh bien, vous avez tort. Les Américains, moins routiniers que nous, plus habiles à profiter du progrès, l'ont déjà mise en pratique, dans une certaine mesure. Nul doute que, chez eux, son application ne soit bientôt complète.

Et ces braves facteurs, quelle importance cette nouvelle mission donnerait à leur modeste et pénible fonction ! Quel accueil chaleureux, dans les maisons, lorsqu'ils y annonceraient le beau temps !

— Eh bien, facteur, quel temps aurons-nous demain ?

— Le beau temps, père Abram, vous pourriez commencer les foins.

— Ah ! tant mieux !... Dites donc, facteur, un petit verre ?... Sur le pouce ?...

Quand le facteur annoncerait la pluie, ou la neige, ou le froid, on ne lui en voudrait pas ; l'accueil serait moins chaleureux, voilà tout. On sait bien que ce ne sont pas les facteurs qui font la pluie et le beau temps.

Bijou d'or.

Episode de la vie des contrebandiers dans le Jura suisse.

II

» La sueur d'angoisse me prit. Si Petit-François et sa bande me pincant au gilet, je suis pris ! Mon affaire sera vite bâclée, ça ne sera pas long ! Un lingot de plomb dans la boîte ou un coup de couteau dans les tripes, v'là !

» Je me mis à fureter de droite, de gauche. Rien ! pas d'issue ! Encagé, l'animal ! ma lampe tirait à sa fin. Encore quelques lueurs, puis crac ! Les cachots de Nyon ! J'avais remarqué pourtant une sorte de caveau dans la paroi du fond, à tout hasard je m'y dirigeai en tâtonnant. Bijou y était déjà. Vous dire, monsieur, que je réfléchissais à ma bizarre aventure, est inutile ! Il est toujours pénible de crever à vingt-cinq ans, et quelle mort sans doute ! Ma

carabine était restée sur le sentier : au lieu de me défendre, elle allait me vendre ! Ma pauvre vieille mère, dont j'étais l'unique, je lui avais encore envoyé ma solde, la veille, par le conducteur de la diligence de Nyon. Elle n'avait que cela pour vivre ! Br... Et Rosette qui devait venir la nuit d'après au chalet de la Trélasse, la première nuit de nos amours ! Pensez donc, monsieur, déjà depuis trois mois à ce satané poste de la Cure ! Enfin, Monsieur le ministre de la Nationale m'avait bien dit : « Abram, réfléchis, avant d'entrer au corps, tu pourrais t'y faire casser la g... dans une batterie ! Les voies de l'Eternel sont impénétrables ! » Hélas ! il ne savait pas si bien prêcher, M. le ministre ; pour une fois, il avait dit une vérité et une suiffée, allez !

» Faut-il le dire ? la peur, les regrets, tout cela m'avait mis dans une sorte de torpeur, j'étais engourdi, endormi... je fus réveillé en sursaut par une voix qui me parut l'avant-goût de l'enfer ! La voix du Petit-François, quoi ! Il disait à ses frères : « Le gabelou doit être en bas, dans tous les cas on tient sa seringue à feu ! faudrait voir à le sortir de là pour lui accorder les violons. » Puis plus rien....

» L'homme a dans ses moments de mort prochaine un tel besoin de tendresse que je voulus embrasser une dernière fois mon Bijou. Ah ! bien ! ouiche ! le briquet était loin, je tâtonnai autour de moi, rien ! disparu mon dernier ami ! Le silence dura bien une demi-heure. Que machinaient donc ces vermines ? le diable seul aurait pu y voir clair ; ma main se crispait autour de la poignée de mon sabre et je pensai à vendre chèrement ma peau, au cas où ils auraient fait irruption dans la caverne, par une issue à eux connue. Vous voyez mes cheveux blancs, monsieur, et je n'ai pas quarante ans : ça date de cette demi-heure-là. Que Dieu vous en préserve à tout jamais.

» La lumière se fit tout à coup, et quelle lumière, grands dieux ! Petit-François et les siens jetaient des branches de sapin allumées dans la grotte ! Sortir de mon enfoncement pour les éteindre aurait été servir de cible à leurs revolvers, et d'un autre côté la fumée âcre du sapin mouillé me prenait à la gorge, m'étouffait. Les oreilles me tintaient déjà un carillon de tous les diables...

» — Petit-François, c'est bon, ne me brûle pas ! je me rends ! tu me tueras à ta fantaisie. Au grand air, bourreau !

» — Ah ! ah !... c'est toi, Abram le gabelou, me répond-il ! Ah ! il y a longtemps que je te réservais un petit chien de ma chienne. Vous autres, il faut le tirer de là, pour que je voie la grimace qu'il fera quand on le branchera.

» Passez-lui le cordeau. Il s'accrochera bien après, on le hissera dehors. Pour sûr, il ne contera plus à personne ce qu'il a vu dans la niche à Bibi, ajouta-t-il à mi-voix.

» Je vis la corde descendre lentement le long de la paroi, et, comme un noyé, je ne fus pas long à m'y amarrer solidement. Entre deux morts on choisit toujours la plus éloignée, n'est-ce pas, monsieur ?... Hisse ! cria Petit-François. A peine au niveau du sentier, je n'eus pas le temps d'y prendre pied, car Petit-François se rua sur moi, me renversa et me ligotta jambes et bras, ma foi, avec des vrais nœuds de contrebandier. Allons, les enfants, il faut décamper lestement de ces parages, on va reboucher le trou avec des branches et de la neige, puis on mènera monsieur à la promenade.

» Le trou bouché, Petit-François me relâcha les tours de corde aux jambes à la distance de deux pieds, m'attacha autour du cou et du corps un ballot de marchandises, me bourra un coup de crosse de ma carabine dans le bas des reins, et : Hue, la gabelle ! marche serré ! Riaient-ils, les sacrifiants !

» Vous ne me eroirez, monsieur, mais je me pris à espérer, je pensai à mes collègues qui devaient être en faction à une petite lieue de là et devant lesquels il fallait passer. La même réflexion, Petit-François la fit sans doute aussi, car, à un endroit où la muraille avait une sorte de brèche, il nous fit faire demi-tour à gauche et escalader un couloir rapide.

(La fin au prochain numéro.)

Nous avons depuis assez longtemps en portefeuille l'article patois qu'on va lire, article complètement inédit et l'un des derniers qu'ait écrit le regretté C.-C. Dénéreaz. Au fond, le sujet qu'il traite est presque le même que celui qui a fait l'objet de l'article publié samedi dernier sous le titre : *Don-*

larro, dû à la plume de notre collaborateur patois actuel. Mais ces deux articles diffèrent tellement dans la forme et dans les détails, qu'on lira quand même avec grand plaisir celui de M. Dénéreaz.

Lo tià-caïon, lo petit couastro et l'Anglais.

INÉDIT.

On matin que Sami, lo tià-caïon, étai dein sa boutequa dè chertiutier, ye vâi arrevâ on petit couastro (on petit étalien) tot dépenailli, avoué onna tignasse coumeint on bosson d'épenès, on tsapé dè trague tot cabossi, dâi patalons repétassi que la mâiti dâi botenirès étiont vèvés dè l'ao botons, et qu'étiont tenus pè 'na fiçalla ein guise dè breintala, que passavè su lo gilet ; l'avâi dâi charguès à mettrè ai z'écovirès et portave onna vioula dézo son bré. Enfin quiet ! l'avâi fort pâi.

— Fot-mè lo camp ! lài fâ Sami, quand lo vâi entrâ, va teindrè la demi-auna pe liein !

— Zé né viens pas demânder la carita, repond lo gosse, zé voudrais avoir douè coutelettès di porco.

— Ah, ah ! fâ Sami, que soo duè coutelettès de 'na seille à salâ et que l'einvortollîe dein dâo papâi. C'est quatre-vingts centimes !

Lo gosse fâ état dè tsertsî la mounia dein sa catsetta ; l'ein soo on bet dè cigara, dâi botons, on veret, dâi cartès à binocle asse prouprès que 'na tapière, on bet dè pigno, on crotsion dè pan set, mâ pas lo pe petit centime.

— Maladetta ! se fâ, z'ai perdou mon arzent.

— Ma foi, tant pis, repond Sami ; mais point d'argent, point de coutelettes ! File !

Le petit couastro fe état dè se mettrè à pliorâ. « Si zé né rapporte rien au padre pour son dèzeuner zé serai battou, signor. Gardez mon instrumentè, zé vous rapporterai l'arzent dans oune heure. »

Sami vouâtè stu violon, et se dit que vaut bin houetanta centimes, et coumeint l'avâi pedi dâo pietot, lài baillè lè coutelettès, mâ gardè la vioula....

Dix menutès après, on espèce d'Anglais eintre dein la boutequa à Sami et lài fâ que ne savâi pas retrovâ l'hotet de la Craî fédérala, iò lodzivè, et d'avâi la bontâ dè lài derè pè iò faillâi passâ po lài retornâ. Sami lài espliquè l'affèrè ; l'Anglais lo remachè bin adrà et à l'avi que l'ai va derè : « A la revoyance », ye vâi la vioula, la preindâ, fâ état dè la vouâtî bin adrà pertot et demândè se l'étâi à veindrè.

Sami repond què na, que l'étâi à n'on petit Etalien que la dèvessâi veni reprendrè ein payeint dâi coutelettès que l'avâi prâi à crédit.

Adon l'Anglais sè met à bragâ clia vioula et dit que la lài vâit coute qui coute po cein que l'est on tot vretabli vilhio violon, et offrè dou cents, tràî ceints, cinq ceints et millè francs à Sami, que lài repond adè que cein n'est pas à li et que n'a pas lo drâi dè lo veindrè. A la fin, l'Anglais lài dit de fâtsi dè revairè lo couastro et que se pâo lài fèrè avâi clia vioula, l'ein baillè dou millè francs. Lài baillè assebin se n'adresse à la Craî fédérala ein lài deseint dè lo lài portâ, se pâo l'avâi, dévai lo né ao bin lo leindèman matin....

L'est bon. Contrè lè chix z'hâorès dâo tantou, lo petit couastro revint tsi Sami.

— Buon giorno, signor, voici l'arzent ! et lài baillè lè houetanta centimes.

— Tu viens bien tard, lài fâ Sami ein borde-meint, tu m'avâi dit que tu revendrâis dans une heure. Mâ après on petit moment, lài fâ, tot dâo : Cache seulement ton argent, puisque tu es de parole. Veux-tu me vendre ton violon ?

— Non, signor.

— Je t'en donne 20 francs.

— Non, signor, cet instrumente est à mio padre, si zé né lè rapporte pas, zé serai battou.

Sami ne sè décorâz pas et ein offrè cinquante, ceint, dou ceints et va mémameint tant qu'à quatre ceint cinquanta francs. Lo petit gosse avâi adè de què na ; mâ à quatre ceint